

Expérience bénédictine de l'accompagnement

Il n'est pas rare aujourd'hui, dans l'Église comme dans la vie monastique, qu'on souligne l'importance d'un accompagnement spirituel pour qui veut vivre avec sérieux sa vocation de croyant et de baptisé. La nécessité s'en impose d'autant plus que notre environnement sociologique s'éloigne davantage des valeurs de la foi chrétienne et que les repères font défaut pour baliser les voies du comportement et de la prière. Dès l'origine, la formation monastique s'est toujours appuyée sur un accompagnement, prolongé d'ailleurs bien au-delà du temps de l'initiation. Qui n'en fait l'expérience, aujourd'hui encore, au sein de la tradition bénédictine ? Expérience heureuse et féconde normalement, mais aussi risque d'enfermement et de mort, si l'expérience est schématisée et appliquée sans discernement à quiconque cherche loyalement son chemin vers Dieu. Les jeunes sont particulièrement exposés aux dérives d'un accompagnement mal éclairé, et les dégâts qui s'ensuivent se révèlent souvent douloureux. Aussi n'est-il peut-être pas inutile, parallèlement à l'expérience personnelle, de recourir tout à la fois à la Règle de Saint Benoît et à l'Écriture pour mieux comprendre les exigences d'un vrai accompagnement et pour débusquer les pièges qui de tout temps parsèment l'itinéraire. Les réflexions qui suivent répondent à la question posée à ce sujet par une équipe de prêtres soucieux d'approfondir cet aspect de leur ministère. On leur a conservé le ton de l'exposé oral.

Qu'est-ce que l'accompagnement ?

Si j'interroge la Règle, je constate que la réalité de l'accompagnement recouvre un champ beaucoup plus large et beaucoup plus diversifié que celui qu'on lui attribue habituellement aujourd'hui. Toute relation humaine vécue à la lumière de la foi, peut être, d'une certaine façon, expérimentée et comprise comme un « accompagnement ». Qu'est-ce que l'accompagnement sinon toujours une relation humaine où sont impliquées deux personnes en quête d'un même but ? Saint

Benoît le définit clairement : « parvenir à son Créateur ». L'objectif est ultime : « la vie éternelle » (*RB Prol.* 42), non seulement la vie de l'au-delà, après la mort biologique, mais déjà la vie humaine d'aujourd'hui en tant qu'elle n'est pas totalement vouée à la mort.

Y parvenir – accéder à cette dimension profonde de l'existence quotidienne – se présente comme une urgence, une exigence de première importance qui requiert la hâte ou l'empressement. Sur le chemin qui mène au but, il s'agit de « courir », et de « courir tout droit » (*RB Prol.* 42-44 ; 73, 4) car cette course n'est pas aveugle. Elle est guidée par la « lumière de Dieu » et par sa Parole dans l'Écriture.

Le chemin est long cependant, trop long et trop dangereux pour y marcher seul. Il comporte des risques qu'il faut affronter « ensemble », *pariter* (*RB* 72, 12), donc accompagné. La communauté joue ce rôle d'une « armée fraternelle » dont les membres se soutiennent et se stimulent mutuellement (*RB* 1, 4 ; 22, 2). Ainsi l'accompagnement se présente-t-il comme une réalité quotidienne, une responsabilité partagée par tous, mais différemment.

Un accompagnement accompagné

L'ange Raphaël : une icône de l'accompagnement

Nul ne peut accompagner s'il n'est accompagné lui-même. Le guide principal de tout accompagnement, c'est la Parole de Dieu. Pour saint Benoît, le chemin vers Dieu se parcourt *per ducatum evangelii* (*RB Prol.* 21), sous la conduite de l'évangile, à l'écoute de « ce que l'Esprit dit aux Églises » (*RB Prol.* 11) dans chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament. De plus, l'enseignement de la Parole de Dieu est relayé par toute la tradition, c'est-à-dire par l'enseignement des Pères et par leurs exemples (*RB* 73, 3-6). De génération en génération, chacun se situe ainsi comme le maillon d'une chaîne où la Parole de Dieu est reçue et transmise, d'un accompagnement à l'autre.

Le livre de Tobie m'apparaît comme une de ces pages de l'Ancien Testament qui peut précisément nous « accompagner », nous guider, dans la pratique de l'accompagnement. La figure de l'ange Raphaël nous aide à repérer quelques aspects de l'identité et du rôle de l'accompagnateur envoyé par Dieu pour conduire à bonne fin le voyage du jeune Tobie.

Celui-ci, au cœur de la situation de détresse héritée de son père, reçoit de lui la charge de faire aboutir la démarche qui assurera son propre avenir. Son voyage le conduira en pays inconnu pour en ramener de quoi survivre, mais il porte une autre signification, bien plus importante et connue de Dieu seul : exaucer la prière des

malheureux et permettre au salut préparé par Dieu de se réaliser. L'accompagnement est toujours une « histoire du salut » sur un chemin de vie éternelle.

L'accompagné

Avec son inexpérience, sa jeunesse, son incapacité à atteindre le but du voyage, le jeune Tobie représente chacun de nous dans son itinéraire vers Dieu. Tous, tant que nous sommes, nous nous trouvons aux prises avec une démarche qui nous dépasse, cherchant à nous orienter à travers un paysage incertain, pour parvenir à un but désiré mais inconnu par définition. Le monde ne se divise pas en accompagnés qui cherchent et en accompagnants qui guident. Tous, chacun à sa façon, nous sommes à la fois l'un et l'autre.

L'accompagnateur

Selon le vieux Tobit, l'accompagnateur qu'il recherche pour son fils doit être « quelqu'un de sérieux », un bon guide sur qui il puisse compter. Il est heureux de reconnaître en Azarias (alias l'ange Raphaël) « un parent, de même souche et de bonne lignée ». C'est qu'il doit y avoir, entre l'accompagnant et l'accompagné, une certaine affinité, une sorte de connivence préalable, innée et profonde (Tb 5, 3-4 ; 11-14). Raphaël se présente à Tobie « comme un frère venu chercher du travail par là ». L'accompagnant n'est pas un « supérieur », un spécialiste, mais plutôt un proche, un ami, quelqu'un que l'on rencontre au gré des circonstances, mais qui intervient cependant en connaissance de cause, appuyé sur une longue expérience (Tb 5, 5-7).

Pour Benoît, sa proximité revêt de multiples visages : celui d'un père envers son fils, d'un maître envers son disciple, d'un aîné ou d'un ancien envers son cadet, ou même celui d'un complice (un « senpecte », *RB* 27, 2, désigne un frère chargé par l'abbé de consoler en secret un coupable puni). Ces différents visages de l'accompagnateur sont commandés à la fois par les événements de la vie qui varient et par les différents besoins de celui qui est accompagné.

Aussi la qualité principale de l'accompagnant sera-t-elle d'être *aptus ad lucrandas animas* (*RB* 58, 6), « capable de gagner les cœurs » parce que capable de « s'accommoder aux caractères d'un grand nombre » (*RB* 2, 31) et de « varier la manière selon les circonstances » (*RB* 2, 24). L'accompagnement est une entreprise qui requiert la sympathie réciproque, mais aussi la souplesse et l'adaptation psychologique. Il est d'abord une tâche de proximité, de communication et de communion.

Tobie ne s'est pas douté que son compagnon était un ange. Un « ange », c'est-à-dire un envoyé, un messenger au service d'une mission confiée par un autre et venue d'ailleurs. Raphaël était « un des sept toujours prêts à pénétrer auprès de la gloire de Dieu » pour « lui présenter les suppliques » de ceux auprès desquels il était envoyé (Tb 12, 12-15). L'accompagnateur se définit non seulement par rapport à sa mission mais surtout par rapport à Dieu qui l'envoie. Il se tient proche de celui qu'il accompagne dans la mesure où il se tient en présence du Seigneur. Sa propre relation à Dieu est l'assise de sa mission et, pour saint Benoît, sa prière est l'instrument suprême, le plus efficace, de cette mission (*RB* 28, 4).

Car il y a, dans l'accompagnement, quelque chose qui dépasse les intéressés et qui se passe à leur insu. L'accompagnement n'est pas une fonction, un métier. Il est un don gratuit accordé par Dieu aux deux personnes qui le vivent. On ne cherche pas un accompagnateur à sa mesure ; on le reçoit. On ne se propose pas soi-même comme accompagnateur ; on répond à un appel. Cette distance est nécessaire. On ne maîtrise pas, ni pour soi ni pour les autres, les voies qui conduisent vers Dieu.

Accompagner vers quoi ? ou vers qui ?

« Chercher Dieu », « vouloir la vie éternelle » sont des formules classiques mais qui résonnent aussi de façon bien abstraite. Que cherche concrètement celui qui cherche Dieu, quel est son désir profond ? Son désir correspond-il dans la réalité à ce qu'il prétend chercher ? Accompagner, c'est vérifier l'authenticité du désir ; c'est aussi discerner, tester, trier les voies justes pour parvenir à sa réalisation.

Le vrai désir de Dieu ne porte pas sur tel ou tel genre de vie mais avant tout sur une personne, sur « celui qui nous appelle dans son royaume » (*RB* Prol. 21). Le vrai désir est celui de l'amour, l'écho d'une rencontre personnelle. La décision vers laquelle il conduit n'est pas la conclusion d'un raisonnement abstrait ou désincarné, mais un engagement de vie. L'accompagnement est toujours, d'une façon ou d'une autre, une éducation à l'amour. C'est pourquoi l'authentique désir de Dieu s'exprime sous une double forme que l'accompagnement vérifie :

– *L'attrait de la vie et du bonheur*

Chercher Dieu, c'est vouloir être heureux. L'accompagnement n'est pas un exercice ascétique ou une torture morale. Il se vit dans la joie parce qu'il fait avancer vers le bonheur. L'ange Raphaël, en

s'adressant à Tobie pour la première fois, commence son discours par des souhaits de bonheur. Le vrai accompagnateur éveille l'accompagné au désir de son bonheur. Il rejoint ce désir en lui et il l'ouvre à sa réalisation. Le prologue de la Règle de saint Benoît reprend l'appel du psaume : « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (*RB Prol.* 15). La route où l'accompagnateur et l'accompagné marchent ensemble doit aller en s'élargissant. L'itinéraire peut être laborieux, mais il dilate le cœur. Pour Benoît, cette dilatation est signe de progrès et le progrès va toujours dans le sens de l'amour. Grâce aux paroles de Raphaël, Tobie a découvert l'existence de Sarra et trouvé l'amour de sa vie. « Quand Tobie entendit parler Raphaël, il sut que Sarra était sa sœur, il l'aima au point de ne plus pouvoir en détacher son cœur » (*Tb* 6, 18).

– *Le souci de faire la volonté d'un autre*

Mais le bonheur d'aimer n'est pas un bonheur égoïste ou facile ; il est fait du souci de l'autre. Le désir de la vie comporte nécessairement un décentrement de soi. Accompagner, c'est aider à détourner son regard de soi pour faire à l'autre et aux autres toute leur place. « Non pas ma volonté mais la tienne. » Celui qui est accompagné ne cherche pas dans l'accompagnement la confirmation de son propre projet. L'accompagnateur ne cherche pas davantage à guider vers un but précis déjà fixé par lui. L'un et l'autre avancent ensemble en cherchant à rencontrer la volonté d'un troisième, celle de Dieu, qui n'est pas connue a priori mais qui se révèle au gré des circonstances et de la docilité avec laquelle elles sont reçues. L'éducation à l'amour véritable comporte aussi une éducation à l'obéissance, au « bien de l'obéissance » (*RB* 71, 1). Apprendre à aimer c'est apprendre à obéir, au sens très large de préférer l'autre à soi-même. L'accompagnateur et l'accompagné en font l'expérience ensemble et réciproquement.

Accompagner pourquoi ?

Le risque de s'égarer

Nul n'est sûr qu'il « cherche vraiment Dieu » (*RB* 58, 7). Face au nouveau venu dans la vie monastique, Benoît recommande avant tout « d'éprouver les esprits pour discerner s'ils sont de Dieu » (*RB* 58, 2). L'accompagnement est une mise à l'épreuve en ce sens qu'il s'agit de mettre l'accompagné en situation de dévoiler ses motivations profondes et réelles. « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? » (*RB* 60, 3). Saint Benoît adresse cette question au prêtre tenté d'entrer dans la vie monastique. Le ton est un peu menaçant. Il sous-entend des

motivations ambiguës. Car « il y a des voies qui semblent droites aux hommes et dont le terme aboutit au fond de l'enfer » (*RB* 7, 21). Une bonne volonté mal éclairée, parce que trop seule, peut conduire à la catastrophe.

Le piège de l'idéal

Le principal piège à déjouer est celui de « l'idéal » ou de la perfection – en langage ancien traditionnel, de la « vaine gloire ». Il se présente à tous les niveaux : celui de l'ascèse, de la vie spirituelle, même de la prière, dans le domaine du travail aussi (*RB* 49, 8-10 ; 57, 2). Se contenter simplement de la vie telle qu'elle est, est pour Benoît un critère de maturité spirituelle (*RB* 7, 49 ; 61, 2). Partout et toujours, il faut abattre la fascination de l'excellence.

L'accompagnement, lui, consiste plutôt à réconcilier l'accompagné avec sa pauvreté. L'accompagnateur aide à la mettre à jour, à la reconnaître, à l'accepter. Il rend possible la manifestation de la vérité ; il met à l'aise, il n'a pas à juger, il ne se scandalise jamais, il peut tout entendre, mais sans jamais s'emparer de ce qu'il a entendu. En cela, il engendre à la vie : il est père. Car les blessures psychologiques ou morales existent. Les mettre à jour, c'est les soigner, commencer à en guérir. L'accompagnement y contribue à condition, précise saint Benoît, que l'accompagnateur « ne les découvre ni les divulgue jamais » (*RB* 46, 5). Ce sont elles souvent qui, camouflées ou mal pensées, font dévier du « droit chemin qui mène au Créateur » et désorientent vers l'impasse de soi-même. Ici, l'accompagnateur se fait médecin.

L'art de la liberté

Mais cette mise à découvert de sa propre vérité est aussi le premier pas dans « l'apprentissage de l'art spirituel » (*RB* 4) qui se pratique grâce à l'écoute et à l'obéissance de la foi. L'accompagnateur alors devient un maître qui aide à progresser sur le chemin de la liberté par rapport à soi-même, de la confiance, de l'autonomie et de l'amour. Tel est bien, en effet, le but de l'itinéraire : devenir libre pour être capable d'aimer. Le but et le motif.

Ce chemin est long. Sa longueur expose au découragement. L'accompagnateur est là, non seulement pour éprouver la persévérance mais aussi pour la soutenir, sans jamais manquer de respecter la liberté. À chaque étape du cheminement, il rappelle à l'accompagné qu'il « est libre de se retirer » (*RB* 58, 10). Le rappel régulier de cette possibilité est la condition pour l'accompagné d'un engagement

personnel et toujours neuf sur le chemin de son propre engendrement.

Accompagner comment ?

Par l'attention et la « discrétion »

La première modalité – fondamentale – de l'accompagnement est discrète et silencieuse. Elle consiste en vigilance attentive et en sollicitude. Il s'agit de mettre en œuvre un sens de l'observation qui se porte sur l'essentiel : non pas sur des comportements extérieurs mais sur la personne. Accompagner, c'est être là. C'est aussi veiller à ce que les conditions concrètes de l'existence ne compromettent pas la vie et la liberté spirituelles (*RB* 48, 18). Il s'agit d'abord de mesurer les limites de la nature humaine et de chacun. Il faut les connaître et les respecter, les prévenir au besoin, nourrir le sens du discernement et de la modération – « Si je fatigue mes troupeaux, ils périront tous en un seul jour » (*RB* 64, 18) – afin « que les forts désirent faire davantage et que les faibles ne se dérobent pas » (*RB* 64, 19). Grâce à cette « discrétion », chacun est rejoint au meilleur de lui-même, placé dans la situation favorable pour porter le maximum de fruit possible. L'accompagnement commence par cette vigilance aimante et bienveillante. Une telle attention commandera, toujours, aussi bien les paroles que les actes de celui qui accompagne.

Par la parole

– Encourager

D'une façon générale, la parole de l'accompagnateur incite à la confiance, une confiance appuyée sur Dieu et sur la foi en lui. Dès que Raphaël rencontre le vieux Tobit, il commence par lui adresser ces mots : « Aie confiance, Dieu ne tardera pas à te guérir » (Tb 5, 10). Au jeune homme il dit : « Ne crains rien, notre départ se passera bien et notre retour aussi parce que la route est sûre » (Tb 5, 16). Plus tard il lui affirmera encore : « Je te garantis que les yeux de ton père vont s'ouvrir » (Tb11, 7). L'accompagnateur est là pour stimuler, encourager, faire avancer, confirmer, au besoin pour rassurer. Comme un père, il développe d'abord une pédagogie de la vie, de l'amour : Benoît conseille à l'abbé de « se faire aimer plus que se faire craindre » (*RB* 64, 15-16), de « n'être ni inquiet, ni jaloux, ni trop soupçonneux » (*RB* 68, 5). Les moines ne doivent-ils pas pouvoir « l'aimer d'un amour humble et sincère » (*RB* 72, 10) ? Rien ne peut se construire sans amour et sans confiance réciproques.

– Conseiller et discerner

Face au danger, dans les moments critiques, l'accompagnateur pourra alors avertir, intervenir même pour donner un ordre ou pour empêcher, ou encore formuler clairement un conseil : « Le garçon cria [...] L'ange lui dit : Attrape le poisson, ne le lâche pas [...] Ouvre-le, enlève le fiel, le foie et le cœur » (Tb 6, 5-6). Les conseils du vrai accompagnateur n'enferment pas. Au contraire. Comme ceux d'un bon pédagogue ou d'un bon maître, ils ouvrent au dialogue, au discernement et à la décision personnels. Ses ordres sont féconds, ses interdictions positives.

L'accompagnateur aide celui qu'il accompagne à découvrir autour de lui les événements porteurs de vie ; il les repère, les éclaire, lui propose de les saisir, lui en explique les enjeux ou les risques éventuels. Il lui fait également prendre conscience de ses droits et de ses devoirs et met sous ses yeux ses responsabilités : « Ce soir nous devons loger chez Ragouël [...] ; mis à part Sarra, il n'a ni garçon ni fille [...] ; c'est une enfant sérieuse [...]. Tu es son plus proche parent ; elle te revient ; tu as le droit de la prendre [...]. Oublierais-tu les avis de ton père ? [...] C'est à toi de la sauver [...]. Le démon s'enfuira, il n'y a pas de danger qu'on la reprenne » (Tb 6, 11-18).

– Susciter des questions et confirmer dans la confiance

Mais accompagner, c'est aussi susciter des questions, voire des objections, et y répondre par de nouvelles instructions. Tobie ne craint pas d'interroger Raphaël sur le remède contenu dans le fiel du poisson, il n'hésite pas à l'informer des malheurs de Sarra et du danger de l'approcher. Mais son objection relance l'intervention et les conseils de Raphaël : « Ne tiens pas compte de ce démon [...]. Seulement, quand tu seras entré dans la chambre, prends le foie... » (Tb 6, 7.17). L'accompagné participe au discernement par sa propre réflexion ; l'accompagnateur ne l'en empêche pas, il le rejoint et suit son pas, tout en l'orientant.

Au terme du dialogue, l'accompagnateur peut rassurer absolument. La prise de décision est mûre. L'accompagné est confirmé dans la confiance : « N'aie pas peur, elle t'a été destinée dès l'origine. N'hésite pas » (Tb 6, 16-18).

– Comme un fruit mûr

L'accompagnateur est à la fois un maître qui fait penser et instruit, un ancien qui transmet son expérience, un partenaire, un compagnon de route réconfortant. Grâce à la réflexion partagée, à la provocation,

à l'échange, au questionnement, aux éclaircissements donnés, la décision peut finalement surgir dans la paix. Elle tombe comme un fruit mûr, non pas provoqué, forcé du dehors, mais parce qu'un changement intérieur s'est opéré dans le cœur de l'accompagné, une maturation qui lui est propre et qui l'a transformé : « Quand Tobie entendit parler Raphaël, il sut que Sarra était sa sœur, il l'aima au point de ne plus pouvoir en détacher son cœur » (Tb 6, 18). Le fruit de l'accompagnement ne tombe pas comme la conclusion d'un raisonnement logique, il relève de la conviction du cœur et de l'expérience personnelle.

Par l'action

Mais l'accompagnateur ne se contente pas de parler, il agit aussi, et cela de bien des manières ; rarement, de façon directe. Son rôle consiste plutôt à stimuler l'accompagné lui-même à l'action. Raphaël propose de parler au père de Sarra pour faire valoir les droits de Tobie (ignorés de celui-ci). Mais il laisse à Tobie le soin d'exécuter lui-même la proposition et de prendre l'initiative de la réaliser au bon moment. C'est Tobie aussi, et non Raphaël, qui ouvrira les yeux du vieux Tobit aveugle, même si le remède a été découvert et appliqué sur les instructions de Raphaël. L'action de l'accompagnateur reste toujours discrète et effacée.

– La correction

Saint Benoît cependant souligne un aspect particulier de son rôle, auquel il attache de l'importance : la correction. Quand la confiance mutuelle est établie, le chemin engagé, et qu'on s'est mis d'accord sur le but poursuivi, l'accompagnateur, pour le service même de l'accompagné, peut être amené à poser des actes en vue de redresser une déviance, ou de couper court à un égarement. L'accompagnateur respecte la liberté de l'accompagné ; il ne le dirige pas mais il ne le suit pas non plus de façon naïve ou aveugle. Il l'accompagne, tout en gardant, voire en affirmant sa propre liberté. Au besoin il prend position afin de réveiller la liberté de l'accompagné pour qu'elle se remette elle-même dans l'axe de son projet. Pas de contrainte dans l'accompagnement, mais bien plutôt le dialogue de deux libertés.

Pour Benoît, la correction a toujours une portée thérapeutique. L'accompagnateur est aussi un médecin qui, en joignant l'acte à la parole, fait mal et guérit tout à la fois. La correction consiste à faire éprouver à l'accompagné les conséquences logiques de ses choix ou de ses refus. Un comportement de mépris ou d'orgueil entraînera la mise à

l'écart (*RB* 23-24), une chose offerte et non acceptée ne sera plus accordée (*RB* 43, 19), non par représailles, mais parce que le caprice ou l'orgueil sont des maladies qui se soignent et peuvent se guérir si le malade fait l'expérience de la logique d'enfermement et de mort où elles l'entraînent. L'accompagnateur va provoquer cette expérience. La correction est comme un traitement homéopathique bien dosé, surveillé de près par le médecin, destiné à provoquer chez le malade une réaction de santé venant de son propre organisme. Si nécessaire, Benoît suggère que l'accompagnateur médecin se double d'un accompagnateur complice (le « senpecte ») chargé de soutenir et d'encourager le malade dans le processus de réaction provoqué par le traitement (*RB* 27). Cette pédagogie thérapeutique pour relayer les impuissances du dialogue restera toujours commandée par la bienveillance et l'affection : « Il faut redoubler de charité envers lui » (*RB* 27, 2-4).

– L'humilité et l'exemple

Mais dialogue et correction ne porteront leurs fruits de vie que si l'accompagnateur les confirme par son exemple. Lui-même doit être pleinement engagé sur le chemin parcouru par son compagnon. Il y va de sa responsabilité. Mettre celle-ci en œuvre est d'ailleurs pour lui le meilleur moyen de sa conversion personnelle. Benoît le rappelle à l'abbé : « En corrigeant les autres par ses avis, il se corrigera de ses propres défauts » (*RB* 2, 40).

Une des formes de son humilité consistera à se prêter à la discussion ou à la remise en question. Car lui aussi cherche la lumière et, pas plus que l'accompagné, il n'en dispose a priori. La confrontation loyale, l'écoute mutuelle, feront découvrir à tous les deux la volonté de Dieu (*RB* 68). L'accompagnateur peut aussi être amené à obéir à l'accompagné, ou à associer d'autres personnes à leur cheminement commun. À la fin du voyage, Raphaël n'hésite pas à exécuter les ordres de Tobie, à informer Gabaël et à l'inviter à partager la joie de la fête (*Tb* 9, 3-6). L'accompagnement décentre de lui-même celui qui le pratique.

Accompagner, instruire et corriger les autres suppose surtout, en tout premier lieu, la conscience de sa fragilité personnelle (*RB* 64, 13). L'accompagnateur doit se savoir faillible et accepter que l'accompagné le sache aussi. Benoît ne craint pas de lui rappeler qu'il est exposé, plus qu'un autre, au pharisaïsme ou à l'hypocrisie : « Faites ce qu'ils disent mais ne faites pas ce qu'il font » (*RB* 4, 61 ; cf. *Mt* 23, 3).

– La miséricorde et le respect

Appuyé sur cette conscience de sa propre faiblesse, l'accompagnateur joue son rôle de témoin de la bonté de Dieu en exerçant la miséricorde et en pratiquant le pardon (*RB* 7, 45). L'expérience de sa fragilité personnelle le rend prudent envers celle des autres et l'incline à l'indulgence : « Que toujours il préfère la miséricorde à la justice, afin d'obtenir pour lui un traitement semblable [...]. Il aura toujours devant les yeux sa propre faiblesse et se souviendra qu'il ne faut pas broyer le roseau déjà éclaté » (*RB* 64, 10-12).

Son action est inspirée surtout par le respect : respect de l'accompagné et respect des autres qu'il lui inculque, car l'accompagné ne peut mettre en pratique que ce qu'il a reçu et vu pratiquer lui-même. Le respect de l'accompagné consistera souvent à prévenir ses fautes, à court-circuiter au besoin les déviations possibles, en veillant par exemple à le pourvoir de tout le nécessaire, et même un peu plus, pour lui éviter la tentation de l'envie ou de la possession (*RB* 55, 18). Le respect consistera aussi, tout normalement, en une attitude de prévenance, un comportement rempli d'égards qui fait honneur à l'accompagné quel qu'il soit et selon ce qu'il est : hôte étranger ou frère, cadet ou aîné (*RB* 53, 2 ; 63, 17 ; 72, 4). Raphaël, lui, attire l'attention de Tobie sur la faiblesse de son vieux père et lui suggère de prendre de l'avance pour aller au devant de son inquiétude (*Tb* 11, 2). Formes simples et quotidiennes de l'accompagnement, aussi fécondes que beaucoup d'autres...

Par la prière

Enfin et par dessus tout, l'accompagnement s'appuie sur la prière et s'exerce par elle. Pour saint Benoît, la prière est le premier pas de la démarche parce qu'elle « déjoue les artifices du démon » (*RB* 53, 4). Elle est aussi l'ultime recours d'un accompagnement qui s'enlise. Quand l'accompagnateur se heurte à l'obstination ou à sa propre impuissance, « s'il voit que toute son habileté n'a rien obtenu, il emploiera alors un moyen plus efficace, sa prière et celle de tous les frères pour lui, afin que le Seigneur qui peut tout, rende la santé à ce frère malade » (*RB* 28, 4-5). Car l'accompagnement n'est pas seulement une démarche privée strictement personnelle ; il met en œuvre une solidarité avec toute la communauté croyante qui se vit dans et par la prière.

Du début à la fin de l'itinéraire, l'accompagnateur ne cesse pas d'inciter l'accompagné à la prière. Face au danger, celle-ci porte et soutient tous les efforts pour y parer. C'est à elle que Tobie et Sarra

recourent sur le conseil de Raphaël au moment de s'unir. Demande de grâce et de protection avant, louange et bénédiction après, le chemin tout entier se déroule sous la lumière divine. Le rôle de l'accompagnateur est toujours de tout ramener à Dieu.

Raphaël introduit Tobie et Sarra dans une louange qui ne doit plus s'arrêter : « Bénissez Dieu, célébrez-le devant tous les vivants pour le bien qu'il vous a fait [...]. Faites connaître à tous les hommes les actions de Dieu comme elles le méritent, et ne vous laissez pas de le remercier. Il convient de garder le secret du roi, tandis qu'il convient de révéler et de publier les œuvres de Dieu » (Tb 12, 6-7). Il y a dans l'accompagnement une dimension mystérieuse et secrète dont il n'est pas possible de rendre compte. Elle relève de ce qui n'appartient qu'à Dieu. On en juge par ses fruits. On ne peut qu'en témoigner et rendre grâce dans cette expression suprême de la prière qu'est la louange.

Accompagner jusqu'où ?

En tant qu'elle n'appartient qu'à Dieu, la démarche d'accompagner un frère ou une sœur ne connaît pas de limites. En tant qu'elle est une démarche humaine, il faut lui en reconnaître et lui en poser.

Jusqu'à la mort

Saint Benoît prévoit que les moines persévèrent au monastère jusqu'à la mort (*RB* Prol. 49 ; 7, 34.36) en combattant sous une Règle et un abbé (*RB* 1, 2). Celui qui veut suivre le Christ n'est jamais « arrivé » tant que dure sa vie sur la terre. Toujours il sait qu'il a besoin d'un autre et des autres. Impossible d'aller à Dieu tout seul, sans être d'une certaine manière « accompagné ». C'est l'Église. Envisagé sous cet angle et du point de vue de l'accompagnateur comme témoin de la miséricorde de Dieu, l'accompagnement ne souffre pas de limites puisqu'il doit imiter l'exemple du Bon Pasteur qui abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis de son troupeau pour chercher l'unique égarée (*RB* 27, 8).

Les limites de la liberté

Mais l'amour de Dieu respecte toujours la liberté de ceux auxquels il s'adresse. L'accompagnement doit la respecter aussi. Saint Benoît définit les frontières à ne pas franchir. À qui se présente au monastère, il demande de « ne pas accorder facilement l'entrée » (*RB* 58, 1). Il met ainsi en garde à la fois l'accompagnateur et l'accompagné contre le risque d'un trop grand empressement à se mettre en route. C'est Dieu qui est maître du chemin. La réserve de l'accompagnateur

applique d'emblée un premier discernement qui met l'accompagné à l'épreuve. Ensuite, c'est ce dernier, et non pas l'accompagnateur, qui décidera ou non s'il persévère sur le chemin. Benoît veille à ce que, dans ce sens, sa liberté lui soit régulièrement rappelée : « tu es libre de te retirer » (*RB* 58, 9-16). Mais si, en cours de route, l'accompagné oppose une résistance obstinée dans la démarche où il s'est engagé librement, l'accompagnateur n'hésitera pas à « prendre le fer qui retranche, de peur qu'une brebis malade ne contamine tout le troupeau » (*RB* 28, 7). Par respect de sa vraie liberté, mieux vaut interrompre le cheminement.

S'effacer

L'accompagnement conduit l'accompagné à reconnaître la présence de Dieu en lui-même et à se rendre docile à son action. Quand ses yeux se sont ouverts à cette présence et que l'action de grâces est entrée dans sa vie, l'accompagnateur peut s'effacer. Il le doit car sa mission est accomplie. Il n'est pas là pour lui-même mais au service d'une autre présence qui, elle, doit prendre toute la place. Raphaël prend congé de Tobie en ces termes : « Quand j'étais avec vous, ce n'est pas à moi que vous deviez ma présence mais à la volonté de Dieu : c'est lui qu'il faut bénir au long des jours, lui qu'il faut chanter [...]. Bénissez le Seigneur sur la terre et rendez grâces à Dieu. Je vais remonter à celui qui m'a envoyé » (*Tb* 12, 18).

L'accompagnant, comme l'ange, n'est qu'un serviteur, au service d'un plus grand que lui.

*

* *

L'accompagnement relève de la vie bien plus que d'une théorie ou d'une doctrine abstraite. Sa source d'inspiration est la Parole de Dieu, son guide la charité appuyée sur la liberté, et son outil de choix le bon sens, premier organe humain du Saint-Esprit. Son seul objectif, la vie véritable et des jours heureux. À contempler l'histoire du jeune Tobie, on comprend que l'accompagnement sous la lumière de Dieu conduit bien au-delà du terme de l'itinéraire tel qu'il a pu être envisagé par avance, aussi important ou valable soit-il. L'accompagnement est une œuvre de salut. Il arrache à la mort. Ses effets bénéficient à l'intéressé tout au long de sa route, ils s'étendent aussi à ses proches pour leur apporter la guérison et la paix. Celui qui accompagne s'acquitte d'une mission devant laquelle sa principale responsabilité est de s'effacer.

Il n'a ni à programmer ni à mesurer les fruits de son accompagnement car ceux-ci dépassent infiniment tout ce qu'il peut en prévoir ou en souhaiter, comme ils dépassent aussi tout ce que l'accompagné pouvait imaginer. Dieu seul est maître de la vie et la vraie vie est toujours gratuite. Accompagnateur et accompagné en sont tout à la fois les témoins et les bénéficiaires.

*Monastère Notre-Dame
rue du Monastère 1
B – 5644 ERMETON-SUR-BIERT*

Loyse MORARD, osb